



L'île des anamorphoses
version de Vanessa Codaccioni

Revanche sur Écho

Il avait renoncé à lui donner un prénom, pour ne pas que la trahison infligée à sa chair et à son sang ne soit trop insupportablement visible et que l'anonymat conféré par le « il » le protège de toute complaisance intrusive. Luc, Pierre et Pascal avaient ainsi été tués d'un coup de crayon, se trouvant là, couchés à même la page du cahier ramené du marché aux livres, honnis de pouvoir simplement être nommés et prétendre ainsi à une certaine forme de liberté. Il devait être un double parfait, proche et distant, égoïste et universel, absolument transparent et illisible, le reflet tiers qui avait provoqué la mort de Narcisse.

Il fallait être rapide, changer d'un coup d'un seul l'angle de vision, la perspective, faire entendre une voix inédite et façonner ce nouveau héros qui pourrait raconter davantage que tous les monologues jusqu'alors écrits. Le projet était ambitieux, révolutionnaire, scandaleux même, et si certains dans le passé s'étaient donnés des allures de tueurs à gages, le plus souvent lors de soirées embrumées d'effluves d'absinthe, personne n'avait sérieusement envisagé d'assassiner toute cette ventriloquie et de couper les fils invisibles grâce auxquels les poésies et les nouvelles d'ordinaire s'écrivent. Un blasphème, un trouble, une duperie, avait-il entendu dire. Mais, dans cette période où il ne pouvait plus écrire un seul mot de lui, moi tari et je fini, rien n'aurait pu l'empêcher de devenir ce dieu omniscient qui allait écrire en il.

Et il y avait sincèrement cru, au départ, à cette possibilité-là de mettre de la distance, d'inventer un espace de respiration entre lui et son personnage, de faussement se dédoubler pour projeter sur le papier les pas et les pensées de cet homme que lui seul pourrait connaître dans sa totalité. Par ce simple pronom, en changeant légèrement les accords, la grammaire, et le ton, il allait renaître et disparaître, se faire autre pour se raconter différemment. Il lui suffisait juste de se décaler de quelques centimètres, de faire un pas de côté, de rester dans l'ombre de cette trame impersonnelle qui allait faire



croire à l'existence de ce chevalier des temps modernes qu'aucun autre écrivain n'avait jamais imaginé. L'expérience était unique, excitante et terrifiante, elle allait radicalement changer la manière de voir et de penser. Et il avait commencé à écrire, doucement, petit à petit, racontant d'abord des rencontres plus ou moins fortuites, puis des voyages en Espagne, en Grèce, en Italie, tâtonnant au milieu des différences de formulation et de tournures de phrases, arrivant finalement à refréner tous ses tics de sujet singulier et puéril. Dans ces moments-là, il n'inventait pas, il travestissait ; il ne mentait pas, il désajustait. Il se prenait pour Galilée.

Rapidement cependant, au bout de six ou sept semaines tout au plus, lorsqu'il eut accumulé suffisamment de feuillets pour pouvoir se relire, il s'aperçut que la réalité s'était progressivement déformée, obscurcie, enlaidie. Plus il lisait, et plus il éprouvait une sorte de gêne diffuse, une sensation de malaise inexplicable qui n'avait qu'une seule origine : lui. Lui qui était devenu violent, vulgaire et dangereusement libre, lui qui semblait s'affranchir et qui ne lui ressemblait plus. Il se permettait tout, n'avait aucune limite, aucune morale, traitait les femmes comme des esclaves, se faisant ordurier, jurant, pestant contre rien et tout. Il allait et venait comme un prince, entrait le soir dans des bars pour provoquer des bagarres avec de pauvres bougres dont il savait pertinemment qu'ils ne tenaient pas debout ; il leur donnait des coups, des poings, des gifles, puis les traînait par le col pour les laisser agoniser sur le trottoir comme des baleines venues près des côtes s'échoir. Il reniait sa famille, se faisait haïr de ses quelques amis, effrayait les enfants en bas âge pour lesquels il n'éprouvait que dégoût, et mépris, et délaissait sauvagement ses conquêtes féminines après avoir trituré dans tous les sens leur corps et leur âme, et les avoir aimées d'une pure folie. Il était devenu quelqu'un d'autre, il n'était plus lui.

Il lui avait tout donné pourtant, tout. Les femmes, l'alcool, les drogues, les pensées indicibles, celles qu'il n'aurait pas pu écrire de lui. Il l'avait protégé derrière sa plume anonyme, s'était mis une sorte de masque censé faire filtre. Et il le trahissait en dévoilant ce qu'il avait de plus intime. Toutes ces images et ces désirs qui doivent être enfouis. Tous ces flashes qui apparaissent avant de dignement mourir. Toutes ces expressions lâchées sans pour autant vouloir dire.



À présent qu'il avait lu le monstre froid et sale qui s'était échappé et qui commençait à s'autonomiser en emportant tout sur son passage, et des traces de lui en particulier, chaque mot lui coûtait, comme s'il s'infligeait ces fameux coups de couteaux que l'on dit ressentir lorsque la douleur, trop vive, cherche tous les moyens pour sortir et s'emmêle dans les lacs d'intestins, de viscères, de boyaux. Il dépérissait à vue d'œil, se laissant quasiment mourir de faim et de soif, se vidant de son air et de son eau au fur et à mesure de cette histoire inassumable, aspiré par celui qui avait désormais pris le contrôle de son identité, de sa voix, de sa peau. Il le dépossédait. Mais il lui était impossible de cesser d'écrire, parce que son existence même dépendait maintenant de lui. Une drogue, une emprise, une impossibilité d'en finir. L'ogre de mots l'appelait. Il criait devant sa porte, grattait contre les parois, hurlait à la mort pour lui soutirer des bouts de bribes, des flots, des éclats, et essayait d'attirer à lui tout ce qu'il y avait de plus vil, lui promettant célébrité et fortune, succès éditoriaux. Alors, toutes les nuits, attablé près de la fenêtre ovale de sa chambre, au quatrième étage de cet immeuble sans toit, fiévreux et tremblotant, il continuait jour après jour à le faire vivre et à le nourrir d'encre, de larmes, et de vrais souvenirs.

Ce soir-là néanmoins, certainement parce qu'Elise lui était apparue en songe la veille, dans sa robe en soie beige et son manteau rouge en taffetas, il résista aux appels de la bête immonde et se fit sourd à ses menaces stridentes venues de l'au-delà. Il se regarda longuement dans le miroir, observant méticuleusement chaque trait, chaque couleur, chaque pore. Il se focalisa sur ses yeux, leurs pupilles noires mouvantes, leurs extinctions successives et incontrôlables, et ces presque larmes au bord qu'il crut apercevoir. Il écouta son souffle, mit une main au-dessous de son cœur pour le sentir battre, et prit sa tension en exerçant une légère pression sur la peau veineuse de son poignet droit. Et là, devant ce reflet sans autre, cheveux grisonnants et poils de barbe ras, il se redit je pour la première fois depuis des mois.